

Georges Brassens à Montréal

C'est Georges Brassens, l'enfant terrible de la chanson française, qui inaugurerà la deuxième saison de music-hall de Jacques-Gérard Productions, à la Comédie-Canadienne, samedi soir, le 23 septembre.

Originaire de Sète où il naquit en 1921, Brassens vit à Paris depuis 1940, ne s'en éloignant très peu d'ailleurs. Sa vie publique commença en 1945, alors qu'il accompagnait des amis "Chez Patachou", cette très célèbre boîte de Montmartre. L'un d'eux, Jacques Grello, croyant se payer sa tête, fit en sorte que Brassens fût invité à chanter quelques chansons de son cru. Ce fut une véritable ovation: on acclama ses improvisations et madame Patachou elle-même le convainquit dès lors de faire un début officiel dans sa boîte quelques semaines plus tard. Il accepta, non sans quelques hésitations. Et il tint l'affiche pendant plus d'un an, chantant son incomparable répertoire, réjouissant les habitués de la salle et leurs amis.

Puis ce fut "Bobino", le music-hall le plus célèbre de Paris.

le "Vieux Colombier", où il régna en maître en compagnie du célèbre Sydney Béchet, puis "Les Trois Beaudets". Depuis c'est la gloire et la renommée.

Pourtant Brassens n'est pas un "amuseur", du moins pas délibérément. Il faut voir chez lui autre chose aussi qu'un bonhomme qui veut scandaliser à tout prix. Si certaines de ses chansons sont crues, parfois même osées mais jamais vulgaires, il les a écrites en toute honnêteté, avec conviction. Son style demeure dans la meilleure tradition de la satire et du fabliau comme chez Ronsard ou Villon, son premier maître.

Il lui reste d'ailleurs quelque chose de Villon et de Ronsard, comme il est resté imprégné de Bonafaix, ce professeur, plus près de lui, qui l'encourageait à écrire des vers, et qui est devenu pour Brassens une "mesure" de public, un public de choix. Si telle chanson qu'il venait de composer était, selon lui, de nature à plaire à Bonafaix, elle devenait du même coup digne de passer au répertoire.

Et parce que Bonafaix, lui, ne se serait pas formalisé de certains mots, considérés scandaleux par certains, Brassens en a adopté quelques-uns, cinq ou six au plus... enfin peut-être dix, si l'on inclut ceux qui lui ont valu le titre de "pornographe du phonographe" et qui justifient l'emploi du mot "verdeur" en rapport avec son langage. Mais tous ces mots, Brassens affirme qu'il les a "entendus chez des gens bien, vraiment mieux que lui, et qui s'en permettaient aussi des pires et des plus osés", paraît-il.

Mais il a bientôt dépassé les cadres de Bonafaix. Il a, sans y porter garde, attiré l'attention d'un public de plus en plus vaste, celui qui remplit ses salles, qui l'acclame, qui demande ses dédicaces et qui achète ses disques. Ce public, devenu une masse, s'est substitué peu à peu au public de Bonafaix, s'ajoutant à lui ou le supplantant. La foule a compris Brassens et a appris à l'aimer.

La Presse

16 septembre 1961